
ÉDUCATION.

DES USAGES DU MONDE.

(DES LETTRES.)

On croit, Mesdemoiselles, que je ferai chose qui vous sera utile en mettant sous vos yeux quelques-uns des usages du monde; on me recommande, même, d'entrer dans les plus minimes détails... J'obéis, quoique je sois convaincue que tout ce que je vais écrire vous a été dit maintes fois, et en meilleurs termes, par vos mères et par vos institutrices.

En général, les Parisiennes possèdent un tact charmant, elles ont l'esprit du cœur, et c'est ce genre d'esprit qui inspire la véritable politesse. Nos salons, à n'en considérer que la partie féminine, sont encore, à tout prendre, les cercles les plus polis et les plus élégants du monde entier; nos habitudes sociales, quoique froissées et faussées par le choc successif des révolutions, sont toujours suivies et copiées par le reste de l'Europe. A ce point de vue, il y a donc utilité à faire connaître à nos charmantes lectrices de l'étranger les us et coutumes de Paris.

A Dieu ne plaise cependant que, serviles et maladroits copistes, vous adoptiez, Mesdemoiselles, tous nos usages : respectez ceux du pays que vous habitez. Se faire remarquer par l'excès scrupuleux d'un cérémonial trop observé semblerait, à juste titre, une affectation blessante pour les personnes avec lesquelles vous êtes, Mesdemoiselles, appelées à vivre. Sans doute, il existe des règles fondamentales qu'il faut toujours observer invariablement; mais, pour les détails, conformez-vous, autant que faire se pourra, aux habitudes que vous trouverez établies chez vous.

« Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, a dit La Bruyère, l'on peut être insupportable. Les manières que l'on néglige comme des petites choses sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal; une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

« La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance,

la gratitude; elle nous en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement.

« L'on peut définir l'esprit de politesse, *l'on peut en fixer la pratique, elle suit l'usage et les coutumes reçues*; elle est attaché aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions; l'esprit tout seul ne la fait point deviner, il fait qu'on la suit par imitation et que l'on s'y perfectionne.

« Il me semble que l'esprit de politesse est une attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. »

Dans cette longue citation, j'ai souligné ces mots : *on peut fixer la pratique de la politesse, elle suit les usages et les coutumes reçues*, parce que c'est exactement dans ces termes que se trouve définie la tâche que je veux remplir. Il existait autrefois des professeurs de maintien et de cérémonial, je désire les remplacer en partie auprès de vous, et, en ma triste qualité de vieille femme, j'espère pouvoir vous faire connaître les prescriptions et les usages du monde.

Pour être réellement polie, il faut connaître certaines conventions admises, certaines règles reçues pour telle ou telle circonstance. Toute douleur, toute fête a son cérémonial, son habit, sa forme, sa manifestation. Le moindre événement donne lieu à de certains rapports que l'étiquette a consacrés. Les plus simples relations comportent des manières particulières de se présenter, de parler et d'écrire. Et sans toucher au style épistolaire, sujet si bien traité dans cet ouvrage¹, une lettre ne doit-elle pas être tracée, ployée, cachetée selon des usages très-fixes et qui, au demeurant, ont une réelle utilité?

Et, aussi bien, puisque ce sujet tombe sous ma plume, commençons par lui. Pour le traiter, je me sens à l'aise, car la plupart des billets que vous adressez, Mesdemoiselles, à la rédaction de ce journal, honorent votre tact, votre esprit de convenance, et la délicate éducation que vous avez reçue.

Pour être utile, dans les conditions qui me sont imposées, il est de mon devoir, je pense, de ne reculer devant aucun détail. Il faut que je sois très-claire, au risque d'être peu littéraire; grâce donc pour mon style, je vous prie.

Commençons donc par le commencement. Pour écrire, faites choix d'ex-

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, vol. III, p. 6 et 41.

cellents papiers, et moquez-vous des gens qui prétendent qu'il n'y a que les mauvais ouvriers qui se plaignent de leurs outils ; j'ai toujours, au contraire, vu les habiles porter le soin le plus scrupuleux dans les instruments ou dans les matériaux dont ils se servent. Ayez donc de bons papiers de diverses grandeurs, d'excellentes plumes appropriées à votre écriture, et une encre bien propre et bien coulante. Sur votre table, placez un buvard épais ; les plus simples, les meilleurs, se font avec quelques feuilles de papier de couleur non collé. Ce buvard vous servira pour supporter la feuille sur laquelle vous écrirez, il vous servira, aussi, pour faire absorber l'encre en excès de votre écriture. Cette méthode est bien supérieure à l'emploi du sable, dont la dureté abîme le vélin du papier, et dont un seul grain oublié fait éclabousser la plume ou en gâte la pointe. Sur votre table, ayez un bougeoir ; dans le tiroir, de la cire, des pains à cacheter, une boîte à allumettes, un petit chiffon pour essuyer vos plumes ; tout cela avec le papier tenu bien propre et bien en ordre. A ces objets de première nécessité joignez un cachet à vos armes, si votre famille en porte, ou simplement avec vos initiales. Evitez, je vous prie, les devises personnelles, elles peuvent quelquefois prêter à de fausses ou à de méchantes interprétations, et, plus souvent, fort mal composées, elles sont ou ridicules ou prétentieuses.

Maintenant, avant de sortir de cette mer de détails dans laquelle je me noie, souffrez que je dise à celles d'entre vous qui répètent que tous les grands hommes ont de vilaines écritures, que le premier devoir qu'impose la politesse à celui qui m'écrit, c'est que les caractères dont il se sert soient propres et nets. Il faut que votre lettre soit parée et bien mise, ainsi qu'il convient à une aimable visiteuse. Que votre écriture soit élégante, je n'ai point le droit de l'exiger ; mais je puis bien prétendre à des caractères lisiblement tracés, à du papier blanc et non chiffonné. Quand vous vous adressez à moi, ce n'est sans doute pas pour me donner un travail ou un ennui ? D'ailleurs, si sous votre plume vient à éclore une gracieuse pensée, seriez-vous bien satisfaite de l'entendre lourdement épelée ? Je tiens d'un chef d'administration, qui tous les jours recevait une avalanche de lettres, cet aveu : « Je ne lisais immédiatement, bien et complètement, me dit-il, que les demandes proprement tracées ; les autres se trouvaient renvoyées au lendemain. » Or, en style de bureau, demain est toujours demain. Donc, Mesdemoiselles, par politesse, par intérêt, soignez votre plume.

N'employez ni papier à fleurs, ni papier à teintes ; les premiers sont de mauvais goût, les autres ne peuvent être admis que pour les invitations de bal ou que dans les rapports d'une très-grande intimité. Un timbre

portant vos initiales ou l'écusson de votre famille, voilà tout ; encore pour ce qui est des armes, je les trouve déplacées dans beaucoup de cas.

Pour les formats du papier que vous emploierez il faut un certain discernement, et il existe des usages très-arrêtés. Le papier *tellière* est le seul sur lequel vous puissiez adresser des demandes aux souverains, aux princes ou aux ministres. Pour la correspondance, allez de la *coquille* à la *couronne* ; pour billets, servez-vous de la *mignonnette*.

Quand vous employez le papier *tellière*, faites une marge d'au moins du tiers de la feuille ; au haut de la page écrivez en gros caractères *Au Roi*, *A l'Empereur* ; puis, au-dessous, au milieu et beaucoup plus bas, le mot *Sire*. Commencez en vedette à écrire de façon que la page ne contienne que trois à quatre lignes, dont la dernière devra se trouver à bonne distance du bas de la feuille. Au verso, après avoir gardé la marge, écrivez en commençant au milieu du feuillet et arrangez-vous pour que la fin de votre requête tombe sur la troisième page, que vous chargez de votre nom très-lisiblement écrit. Au-dessous, aux limites du blanc, vous mettez et la date et votre adresse. Dans le corps de la lettre, toutes les fois que vous répétez les mots *Sire* ou *Votre Majesté*, ayez soin de les faire ressortir par la grosseur des caractères.

Ces sortes de lettres, comme toutes celles que vous adresserez aux ministres et à vos supérieurs, doivent être mises sous enveloppe carrée et cachetées avec de la cire rouge ou noire ; les cires de fantaisie ne sont jamais admises dans ces circonstances.

Pour les ministres ou pour les chefs d'administration placez en haut de votre lettre ces mots *A Monsieur* ou *A Son Excellence Monsieur le Ministre de* En général, le mot *Excellence* réussit mieux, et suivez pour le reste ce que j'ai dit précédemment. Il est bien entendu que les chefs d'administration ne prennent point ce dernier titre. Toujours l'enveloppe carrée et le cachet bien marqué et sans boursofflure. Sortons des lettres officielles.

La marge et la distance qui séparent le mot *Monsieur* ou *Madame* de la première ligne indiquent le degré de respect ou de déférence que vous portez aux personnes auxquelles vous vous adressez. Si c'est à des personnages titrés ou à des dames nobles, mettez, d'abord, *Monsieur le Comte*, *Monsieur le Baron*, mais ne répétez plus le titre dans le corps de la lettre, il ne doit se retrouver que dans le salut final. Partout ailleurs, *Madame* ou *Monsieur* suffit. Il en est de même dans la conversation : saluez les gens par leur titre, et dans le cours de la causerie, évitez-le.

N'écrivez pas à la troisième personne, si ce n'est à vos fournisseurs, et encore il faut savoir distinguer entre eux ; il en est tel qui est votre égal et qui aurait juste droit de s'étonner de votre trop libre familiarité. A ce propos, permettez à votre vieille amie une petite leçon. Quelques lettres, très-rare, très-rare, ont été adressées dans cette forme à la rédaction du journal : j'avoue que j'ai été très-surprise de ce manque de convenance de la part de jeunes filles bien élevées. Cette petite remontrance faite, passons vite ; mais, je vous en prie, vous que j'aime, ne n'écrivez jamais à la troisième personne, si ce n'est pour m'annoncer un bonheur qui vous sera arrivé, c'est-à-dire pour une *lettre de faire part*. Je souligne ce mot, parce qu'il mérite une explication. La voici : Vous vous mariez, et vous m'invitez à la célébration de la messe ou à la signature du contrat, c'est une *lettre de part* ; vous m'annoncez que votre bonheur est consommé, c'est une *lettre de faire part* : je n'ai pas besoin, je crois, d'insister sur la différence. Je laisse ce chapitre, sur lequel je reviendrai plus tard.

Choisissez avec réflexion le format du papier selon la longueur des choses que vous avez à dire. Servez-vous d'enveloppes ; votre lettre ainsi couverte arrive toujours propre, ce qui est un point essentiel. Ne répétez point dans l'adresse le mot *Monsieur* ou *Madame* ; si votre lettre est destinée à une personne titrée, faites en sorte que ses titres et son nom tiennent sur la première ligne, vous mettez ses qualités à la seconde. Titres et qualités ne doivent jamais s'écrire en abréviation.

Cet article vous paraîtra, peut-être, bien long, bien peu digne de vous, Mesdemoiselles ; mais j'avoue que je n'ai pas su le rendre plus agréable et plus court. Je serai, je l'espère, plus heureuse en vous racontant d'autres usages, et je trouverai, peut-être, le moyen d'amener le sourire sur vos lèvres en traitant le sujet que j'ai entrepris.

M^{me} DE WATTEVILLE.

HISTOIRE.

ANDREA DEL SARTO.

(ANDRÉ DEL SARTE.)

(Explication de l'énigme historique.)

Les pages que vous allez lire, Mesdemoiselles, sont pleines d'un enseignement douloureux; je vous engage à les méditer, à les relire quelquefois, afin que votre cœur se pénètre, de plus en plus, de toutes les maximes de sagesse, d'ordre et de modération qui, seules, peuvent assurer le bonheur de votre vie.

Andréa Vanucci naquit à Florence en 1488. Son père exerçait la profession de tailleur; aussi les amis d'enfance d'Andrea, au lieu de l'appeler par son nom de famille, ne tardèrent point à le nommer *del Sarto* (du tailleur). Ce sobriquet, que le grand artiste conserva toute sa vie, est devenu un des noms les plus illustres de la peinture. A l'âge de huit ans, après avoir appris à lire et à écrire, Andréa se vit placé en apprentissage chez un orfèvre de Florence. Cette profession fut embrassée par l'enfant avec une ardeur telle, qu'au bout de quelques mois il dessinait à ravir tous les ornements nécessaires aux riches bijoux qui sortaient des ateliers de son maître. Ses dessins devinrent même si curieux, il montra un esprit de création si ingénieux, tant d'art et tant de goût, que l'orfèvre fit voir quelques-uns des ouvrages du jeune apprenti à un nommé Jean Barile, peintre d'enseignes et sculpteur de bois.

L'artiste voulut causer avec le petit prodige, et, comme *del Sarto* avait un esprit modeste et le plus doux des caractères, il lui proposa de venir travailler dans ses ateliers. Andréa reçut cette offre avec la plus grande reconnaissance. Barile, tout en faisant une bonne action, espérait tirer parti des talents de son jeune élève; mais celui-ci fit de si rapides progrès en peinture, qu'abandonnant les enseignes ébauchées, il entra chez Pier di Cosimo, artiste justement célèbre, mais dont le génie n'avait aucun rapport avec celui d'Andréa. Heureusement pour les arts, ayant découvert dans une salle d'un palais de Florence des cartons de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, l'enfant s'adonna tout entier à l'étude de

ces grands modèles. A cette époque, il se lia d'amitié avec un jeune homme, Francio Bigio, qui étudiait la peinture avec succès, et de ce temps aussi date le commencement de sa célébrité. Mais comme on savait Andréa très-pauvre, on le payait très-mal; c'est ainsi que les frères Servites de l'Annonciade, pour une belle fresque de *la Sainte Famille*, ne lui donnèrent qu'un sac de blé.

Andrea était fort ignorant des lois de la perspective; Bigio lui donna des leçons, et, pendant quelque temps, les amis travaillèrent en commun. Mais Bigio, ayant vu quelques-uns des chefs-d'œuvre de Raphaël, tomba dans un tel découragement, qu'il résolut de ne plus peindre, désormais, que des portraits. Bien loin d'abandonner ainsi la grande peinture, Andréa résolut, au contraire, d'aller à Rome même étudier les œuvres des grands maîtres. Pendant qu'il se trouvait dans la capitale du monde chrétien, il peignit un *Christ mort*; cette magnifique toile fut achetée par des gentilshommes auxquels François I^{er} avait donné la mission de chercher en Italie les architectes, les sculpteurs et les peintres qui voudraient consentir à venir en France enrichir notre patrie des produits de leurs travaux. A peine le tableau d'Andréa eut-il été placé sous les yeux du roi de France, qu'il fit faire au grand peintre les offres les plus généreuses; mais, à l'instant même où la faveur du prince venait le chercher, il reçut de Florence une lettre qui lui fit rejeter, ou éloigner du moins, toute idée de fortune et d'honneur.

Une dame de Florence, pour laquelle il avait depuis longtemps la plus respectueuse tendresse, étant devenue veuve, lui écrivit qu'elle l'attendait, et lui offrit sa main. Ce funeste mariage eut lieu : la douleur, la tristesse, mais (hélas ! jamais le regret !) désolèrent le cœur d'Andréa. Sa nouvelle femme n'était qu'une coquette sans cœur. De l'or, des plaisirs et des fêtes, des courtisans attachés à sa beauté, voilà ce qu'elle voulait, et Andréa pâlisait jours et nuits sur la toile pour donner à cette ingrate de l'or, des plaisirs et des fêtes. Le malheureux tomba dans la plus douloureuse mélancolie, et bientôt le désordre se mit dans ses affaires. Pour gagner un peu d'argent, pour distraire son cœur, Andréa résolut de venir à la cour de France; François I^{er} le reçut avec cette courtoisie chevaleresque qui forme un des côtés les plus heureux de son frivole caractère; il le combla de présents, de faveurs, et le sollicita de s'établir en France.

Andréa, touché de ces témoignages d'une si haute faveur, pria le roi de vouloir bien le laisser retourner en Italie, d'où il reviendrait bientôt avec sa famille. François I^{er} acquiesça à cette demande et chargea le voyageur d'acheter les tableaux et les antiques qui lui paraîtraient dignes de fi-

gurer dans les galeries d'un roi Andréa, pour solder ces acquisitions, reçut du prince une somme considérable. De retour à Florence, le peintre trouva sa femme plus folle que jamais... Il n'eut pas la force de ne plus l'aimer... Tout l'argent de François I^{er} fut dévoré par cette malheureuse. Andrea, désespéré, exécuta un chef-d'œuvre pour François I^{er}, mais le roi refusa de recevoir cet ouvrage d'un homme déshonoré... Après des travaux immenses, triste, désolé, abandonné par sa femme, Andréa del Sarto, mourut de la peste en 1530. Il était âgé de quarante-deux ans.

Rien n'eût manqué à la gloire et au bonheur d'Andréa, s'il avait eu une femme de bien. Douloureux et utile enseignement !

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le roi qui a eu le surnom de Don Quichotte du Nord ?

BIOGRAPHIE.

MOZART.

Wolfgang-Amédée Mozart vivait dans la fin du dernier siècle. Son père, Léopold Mozart, musicien distingué, dirigeait la musique de l'archevêque de Salzbourg. C'est dans cette ville que naquit le grand compositeur, le 17 janvier 1756. Dès l'âge de trois ans il montra des dispositions surprenantes pour la musique. On rapporte à ce sujet des faits presque fabuleux. Son bonheur consistait à chercher les tierces sur le clavecin, et rien n'égalait sa joie lorsqu'il avait trouvé cet accord. A peine arrivé à sa quatrième année, il jouait de petites pièces sur le piano, et composait des menuets et d'autres morceaux que son père écrivait sous sa dictée. Un jour même, Léopold Mozart, revenant de l'église avec un de ses amis, trouva son fils occupé à écrire. — Que fais-tu là, mon ami ? lui demanda-t-il. — Je compose un concerto pour le clavecin ; je suis presque au bout de la première partie. — Voyons ce beau griffonnage. — Non, s'il vous plaît, je n'ai pas encore fini. Le père prit cependant le papier, et montra à son ami un amas de notes qu'on pouvait à peine déchiffrer, à cause des taches d'encre. Les deux amis rirent d'abord de bon cœur de ce bar-

bouillage; mais bientôt, lorsque Mozart le père l'eut regardé avec attention : — Voyez donc, mon ami, dit-il, comme tout est composé d'après les règles! C'est dommage qu'on ne puisse pas faire usage de ce morceau, parce qu'il est trop difficile, et que personne ne pourrait le jouer. — C'est aussi un concerto, repartit le jeune Mozart, il faut l'étudier jusqu'à ce qu'on parvienne à le bien jouer. Tenez, voici comme il faut s'y prendre. Aussitôt il commença à jouer; mais il n'y réussit qu'autant qu'il fallait pour faire voir quelles avaient été ses idées.

En 1762, Léopold Mozart fit un voyage à Munich avec sa femme, sa fille et son fils, alors âgé de six ans. Wolfgang y excita l'admiration. Pendant l'automne de la même année, le frère et la sœur furent présentés à la cour impériale. Le compositeur Wagenseil était alors maître de chapelle des archiduchesses. Mozart, qui savait déjà préférer à toutes les approbations, celle d'un maître, le demanda à l'empereur. « C'est lui qu'il faut faire venir, dit-il, *il s'y connaît.* » François I^{er} fit appeler Wagenseil, et lui céda sa place auprès du clavecin. « Monsieur, lui dit le jeune Mozart, je joue un de vos concertos; ayez la bonté de me tourner les feuilles. »

Il rapporta de Vienne un petit violon dont il ne semblait s'occuper que comme d'un joujou. Wenzel, habile violoniste, vint trouver Léopold Mozart avec des trios qu'il avait écrits et dont il voulait essayer l'effet. Wenzel prit la partie de premier violon; Schachtner, musicien de la cour, se chargea du second, et Léopold Mozart joua la basse. Le jeune Mozart, au moment de commencer, vint avec son petit instrument et prétendit doubler la partie de second violon. Son père lui fit des remontrances. Mais Wolfgang insista, et il fallut le laisser faire. A peine eut-on joué quelques mesures, que les trois artistes s'entre-regardèrent avec stupéfaction. Le jeune Mozart, âgé de sept ans, qui n'avait jamais reçu de leçons de violon, jouait sa partie avec exactitude; Schachtner cessa de jouer, et l'enfant alla sans se tromper jusqu'au bout des six trios.

Léopold Mozart, accompagné de ses enfants, entreprit un nouveau voyage à travers l'Europe, en 1763. Wolfgang excita partout un enthousiasme extraordinaire. Dans le même concert, il jouait un concerto de piano, un de violon, et improvisait sur des thèmes qu'on lui donnait. Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, a donné des détails sur le jeune Mozart et son séjour à Paris. L'enfant ne parvint que difficilement à s'y faire entendre. On ne pouvait réussir que par la cour. La famille Mozart fut pourtant invitée à se rendre à Versailles, où elle fut présentée au roi. Elle dut cela à Grimm, qui lui procura la protection du duc de Chartres

et celle de plusieurs autres personnes influentes. La famille royale fut tellement émerveillée du génie de l'enfant, que les filles du roi et la Dauphine, l'ayant rencontré dans une galerie du château, lui donnèrent leurs mains à baiser et l'embrassèrent sur la joue. Toute la cour imita cet exemple. A ce propos, Léopold Mozart écrivait à sa femme : « Si tous les baisers qu'on prodigue à Wolfgang pouvaient se transformer en bons louis d'or, nous n'aurions pas à nous plaindre. Le malheur est que ni les aubergistes, ni les traiteurs ne veulent être payés en baisers : espérons toutefois que tout ira bien, et, pour ne rien négliger à cette fin, ayez soin de faire dire une messe chaque jour, pendant une semaine. » On grava le portrait du père et des deux enfants, d'après un dessin de Carmontelle. Ce fut à Paris que Mozart publia ses deux premières œuvres de sonates pour le clavecin, avec accompagnement de violon. Ce sont peut-être ses plus jolies et ses meilleures ; mais on prétend qu'elles furent retouchées par son père. L'une est dédiée à la princesse Victoire, seconde fille du roi ; l'autre à la comtesse de Tessé. On trouve ces sonates dans la collection de ses œuvres.

De là, la famille Mozart passa en Angleterre et y causa un enthousiasme non moins grand. On présentait à Wolfgang des morceaux difficiles de Bach, de Haendel et d'autres maîtres ; il les jouait sur-le-champ, à livre ouvert, avec toute la justesse possible et dans la mesure convenable. Il écrivit à Londres six nouvelles sonates, qu'il dédia à la reine.

En Hollande, où Léopold Mozart mena ensuite ses enfants, le frère et la sœur furent atteints d'une fièvre maligne qui faillit les faire mourir. Le pauvre Léopold, au désespoir, ne cessait, dans ses lettres à sa femme, de lui recommander de faire dire des messes en l'honneur de tous les saints. Les enfants revinrent à la santé et donnèrent concert à La Haye, puis à Amsterdam, où Wolfgang composa des morceaux pour l'installation du stathouder. Enfin, Léopold Mozart rentra à Salzbourg après trois années de voyage.

Mozart ne négligeait pas ses études de composition. Il étudiait Haendel, qu'il avait rapporté de Londres, et Ch.-Ph. Emmanuel Bach, et les compositions des anciens maîtres italiens. A douze ans, en septembre 1767, il alla à Vienne avec son père et joua du clavecin devant Joseph II. L'empereur lui demanda la musique d'un opéra. Mozart écrit *La Finta semplice*, approuvé par Hasse et Métastase. Vers le même temps, janvier 1768, il écrivit le petit opéra de *Bastien et Bastienne*, pour un ami de son père. Cet opéra a été traduit en allemand. On connaît de lui, composée à la même époque, une messe à quatre voix et orchestre, dont il dirigea l'exécution.

Les deux enfants de Léopold furent atteints de la petite vérole à Olmütz.

Wolfgang fut privé de la vue pendant environ neuf jours. Il passa l'année de 1768 à Vienne, où il écrivit beaucoup de musique et termina un opéra. Un concerto de trompette pour un enfant de son âge est de ce temps.

Au mois de décembre 1769, Léopold Mozart et son fils seulement partirent pour l'Italie. A Vérone, Milan, Mantoue, Florence, Rome, Naples, ce fut un enthousiasme tout méridional, c'est-à-dire extraordinaire. On lui adressa des vers de tous côtés, on frappa des médailles en son honneur, on le nomma de toutes les académies, et les plus savants maîtres de Bologne et de Rome l'entendirent avec stupéfaction. Mozart avait tout au plus quinze ans. Il avait composé une antienne à quatre parties pour l'Académie philharmonique, que n'eût pas reniée Palestrina; le Père Martini, savant musicien, l'appelait l'illustre maître; après avoir écouté, à Rome, deux fois le *Miserere* d'Allegri, il écrivait de mémoire ce morceau célèbre, dont il était défendu de donner des copies; et Adolphe Hasse, surnommé par les Italiens le *divin Saxon*, disait, après avoir entendu l'opéra de *Mitridate* et la cantate *Ascanio in Alba*, représentés tous deux à Milan en l'année 1771 : « *Cet enfant nous fera tous oublier* »; et la population milanaise s'écriait enthousiasmée : *Evviva il maestrino !*

Mozart retourna à Salzbourg en 1772, pour l'installation d'un nouvel archevêque en cette ville. Il y composa, pour cette circonstance, la sérénade dramatique : *Il sogno di Scipione*; puis il retourna à Milan où il écrivit l'opéra sérieux *Lucio Silla*, qui fut accueilli avec la plus grande faveur. Cet ouvrage fut suivi de la *Finta giardiniera*, à Munich, en 1774, et de la pastorale : *Il re pastore*, composée pour la cour de Salzbourg, en 1775.

Mozart avait déjà produit un opéra allemand, trois italiens, un oratorio, deux messes solennelles, un *Stabat*, des offertoires, hymnes et motets, une *Passion*, deux cantates avec orchestre, treize symphonies, vingt-quatre sonates pour le piano, gravées, ainsi que plusieurs autres morceaux, pour le même instrument, des trios de violon, des divertissements en quatuors pour toutes sortes d'instruments, des pièces d'harmonie militaire, des marches, des fugues, des solos de violon, de violoncelle et de flûte, des concertos pour divers instruments, et il avait DIX-NEUF ANS ! et il avait passé la moitié de sa vie à voyager !

Mozart, n'obtenant rien du prince de Salzbourg, alla à Munich, où il offrit à l'électeur de composer quatre opéras par an, à la condition d'un traitement annuel d'environ 1,050 fr. L'électeur répondit : *Il est trop tôt; qu'il aille en Italie; qu'il se fasse un nom; je ne lui refuse rien; mais il est trop tôt.*

De Munich, Mozart alla à Paris en passant par Augsbourg, Manheim, où il fut traité avec honneur, mais où il ne gagna rien. De plus grandes déceptions encore l'attendaient à Paris. Cette fois, il était accompagné de sa mère. Il y attendit six mois le livret d'un opéra qu'on lui avait promis, et le directeur du *Concert spirituel* ne daigna pas même faire copier une symphonie concertante qu'il avait écrite pour les artistes Ritter, Ramm et Punto. Il écrivait à son père, 1^{er} mai 1778 : « S'il y avait ici quelqu'un qui eût des oreilles pour entendre, un cœur pour sentir et seulement quelque idée de l'art, je me consolerais de toutes mes disgrâces ; mais les hommes avec qui je suis sont des brutes, quant à la musique. »

Dans ce voyage, Mozart eut la douleur de perdre sa mère. Rien de plus touchant que les lettres à un ami où il annonce cet événement douloureux. Il s'éloigna de Paris, profondément triste et découragé, et retourna à Salzbourg où il se vit contraint d'accepter la place d'organiste de la cour.

Enfin, au mois de novembre 1780, le prince électoral de Bavière fit appeler Mozart à Munich et lui demanda un opéra. *Idoménée*, opéra sérieux en 3 actes, fut représenté le 29 janvier 1781. Cette œuvre, bien que nouvelle, excita l'enthousiasme de la population de Munich, et surtout des musiciens, qui proclamèrent Mozart le plus grand artiste de son temps.

Le bruit qui se faisait autour du nom de Mozart parvint aux oreilles de l'archevêque de Salzbourg. Flatté des éloges qu'on donnait à son organiste, il l'emmena avec lui à Vienne. Mozart était confondu avec les domestiques, et on l'obligeait de manger avec les cuisiniers. Il se plaignit. *Cherche ailleurs*, lui dit l'archevêque, *si tu ne peux me servir comme je l'entends*. Mozart donna sa démission.

Une comtesse et un prince réussirent à vaincre la répugnance de l'empereur, qui n'aimait que la musique italienne : Joseph II demanda un opéra à Mozart pour le théâtre de la cour. *L'Enlèvement du sérail* fut composé. Les artistes, à Vienne, à Prague, à Munich, à Dresde, à Berlin, à Stuttgart, proclamèrent cette musique admirable. Quelque charmé que fût l'empereur d'une musique dont l'effet était si frappant, il dit cependant à Mozart : « Trop beau pour nos oreilles ! c'est trop beau, mon cher Mozart : il y a terriblement des notes ! — Majesté, répondit Mozart, il y en a précisément autant qu'il en faut. » L'empereur ne se fâcha point de cette répartie ; mais il ne demanda rien de nouveau au compositeur.

Vers ce temps, Mozart alla à Berlin. Il y arriva le soir. Sans prendre le temps de changer d'habit, il se rendit à l'Opéra, où l'on jouait *l'Enlèvement du sérail*. Il se mit à l'entrée du parterre, désirant ne pas

être reconnu, et aussi dans le dessein de jouir du spectacle à son aise. Il ne tarda pas à s'extasier sur un passage bien rendu, ensuite à montrer de l'humeur contre le mouvement que l'on donnait à différents morceaux. Il s'emporta contre les broderies des chanteurs. Insensiblement il se trouva entraîné vers l'orchestre, murmurant entre ses dents tantôt une chose, tantôt une autre. Le public commençait à rire et à se moquer des ridicules de *ce petit homme de peu d'apparence*. Enfin on arriva à l'air de *Pedrillo*. Soit par suite d'une partition défectueuse, soit dans le dessein de corriger Mozart, les seconds violons, à un passage fréquemment répété, ne cessaient de faire un ré dièze au lieu d'un ré naturel. Ici Mozart ne put davantage se contenir, et s'écria avec des expressions très-peu mesurées : « Prenez donc le ré naturel ! » Chacun se mit alors à le regarder, et quelques musiciens reconnurent Mozart. La nouvelle en courut sur-le-champ dans tout l'orchestre : « C'est Mozart ! Mozart est ici ! » Quelques acteurs, et notamment la première chanteuse, ne voulaient plus paraître sur la scène. Mozart courut aussitôt dans les coulisses : « Comment, madame, dit-il à l'artiste, mais vous n'y pensez pas ! vous avez divinément, mais divinément chanté ! La première fois vous chanterez mieux encore, parce que c'est moi qui vous apprendrai votre partie.

Le roi Frédéric-Guillaume, qui était bon musicien, fit le meilleur accueil à Mozart. Il lui offrit de rester avec lui. « Je vous offre, lui dit-il, des honoraires de 3,000 rixdalers (environ 12,000 fr. par an). — Quoi ! il faudra donc que je quitte mon bon empereur ? » répondit Mozart pensif et attendri. A cette époque, l'empereur laissait précisément l'artiste dans le dénûment le plus absolu. Le roi ajouta : « Pensez-y, mes offres subsistent toujours, quand même vous ne viendrez ici que dans un an. » Le roi raconta depuis cette anecdote à la veuve de Mozart.

Mozart se faisait entendre avec une extrême facilité. Mais il souffrait beaucoup, et il ne s'en cachait pas, de ce que souvent on ne cherchait qu'à le voir sur son instrument, et qu'on se plaisait surtout à lui demander et à entendre ce qu'il appelait des *tours de force* et des *gambades de danseurs de corde*. Il se fâchait tout de bon lorsqu'il s'apercevait qu'on suivait mal le vol de son imagination, et ses grandes idées, souvent rendues avec une simplicité extrême. Un jour, un amateur estimable pria Mozart de venir jouer du piano devant une assemblée de personnes qu'il avait chez lui, et auxquelles il désirait le faire entendre. Dans sa bonhomie, Mozart prit toutes ces personnes pour des connaisseurs ou au moins pour des amateurs éclairés. Il commença donc à son ordinaire dans un temps très-lent, avec

une mélodie extrêmement simple, et une harmonie plus simple encore, qu'il rendait peu à peu intéressante, tant pour se mettre lui-même en train, que pour élever par degré ses auditeurs à la hauteur de ses compositions. La société, assise autour de lui, ne trouva d'abord rien d'extraordinaire dans son jeu. Mozart commença à s'échauffer par degré; on le trouva *assez joli*. Bientôt il se montra grand, et son harmonie fut savante et sublime. Il parut *ennuyeux*. Plusieurs dames commencèrent à chuchoter; quelques-unes même se mirent à le critiquer tout bas; un très-petit nombre l'admirait. Quelques instants plus tard, chacun faisait la conversation avec son voisin. Le maître de la maison était sur les épines. Enfin Mozart s'aperçut du peu d'effet de sa musique. Il fut d'autant plus sensible à cet affront qu'il était animé par l'exécution, et qu'il se sentait inspiré. Cependant il ne quitta pas son motif. Il commença à le travailler avec toute cette vivacité qu'un sang allumé de dépit pouvait lui donner. Voyant que la société ne l'écoutait pas davantage, tout en jouant, il se mit à s'emporter, premièrement tout bas, ensuite tout haut, contre son auditoire, et ne ménagea bientôt plus les termes et les invectives. Heureusement que la langue dans laquelle il s'exprimait (la première qui lui vint à l'idée) était l'italienne, et que peu de personnes de la compagnie entendaient assez cette langue pour comprendre ses paroles et ses apostrophes. On s'aperçut enfin de son indignation, et le silence se rétablit instantanément. Alors Mozart qui, dans sa colère, avait toujours continué de jouer, se calma et, riant en lui-même de sa vivacité, donna à ses idées un tour plus agréable, et tomba insensiblement sur le motif d'une chanson qui était connue de tout le monde. Il le varia de mille manières, montra, avec un persiflage marqué, ces *tours de force* qu'on demandait, et mit dans son jeu une certaine *sensiblerie* douceuse, qui faisait la satire la plus complète du goût de l'auditoire. Il finit par ce morceau, et se leva.

Toute la compagnie enthousiasmée le combla d'éloges. Il quitta de bonne heure l'illustre société. Rentré chez lui, il fit monter dans sa chambre l'aubergiste et quelques musiciens du lieu, et continua d'exécuter, bien avant dans la nuit, les plus beaux morceaux de sa haute musique.

CHARLES BARBARA.

(*La suite au prochain numéro.*)

POÉSIES.

DONNE, PETIT ENFANT.

Lorsque tu vas jouer sur la verdure,
Libre et joyeux, le cœur exempt d'effroi,
Vois, devant nous, cette humble créature,
Pauvre orphelin, aussi jeune que toi.
Faible et souffrant, il est seul sur la terre ;
Pas un ami ne l'aime et le défend...
Ah ! pour que Dieu te conserve ta mère,
Donne, donne, petit enfant !

Sans vêtements, sans feu dans leur chaumière,
Des malheureux ici pleurent tout bas ;
Va, comme un ange, exauce leur prière,
Un don de toi ne les blessera pas.
Va, mais de peur que leur main te repousse,
Que ton regard soit doux et caressant...
Pour que la vie, ici-bas, te soit douce,
Donne, donne, petit enfant !

Le pain du jour, le fruit que tu préfères,
Te sont donnés dès que tu dis : j'ai faim !
Mais songe, enfant, à d'affreuses misères ;
Sur des grabats, d'autres manquent de pain !
D'un pas discret monte vers la mansarde
Porter la part que tu jetais au vent ;
Pour que toujours du malheur Dieu te garde,
Donne, donne, petit enfant !

Lorsque, parfois, ton œil surpris s'arrête
Sur un vieillard, de haillons recouvert,
Avec dégoût ne tourne point la tête,
N'ajoute pas à ce qu'il a souffert.

Crois-moi, renonce à maint jouet frivole,
Pour soulager un malheur si touchant :
Afin qu'un jour Dieu t'aime et te console,
Donne, donne, petit enfant !

Garde toujours dans le fond de ton âme
Tous ces bienfaits qui ne sont qu'un devoir,
Et que jamais ta bouche ne proclame
Ce que Dieu seul, ici-bas, doit savoir ;
Et quand, le soir, tu feras ta prière,
Il entendra bien mieux ton doux accent :
Ah ! pour que Dieu te conserve ta mère,
Donne, donne, petit enfant !

FÉLICIE BÉNARD.

RÉCRÉATIONS.

LA MONTRE DE MA TANTE.

Remember !...

(Suite et fin.)

Ton esprit s'étonne, et tu te demandes, ma charmante Gabrielle, comment il est possible de se marier ainsi ! Eh bien ! quoi qu'invente et dise l'imagination de vos romanciers, ces unions-là, en général, étaient heureuses : pour la durée, le respect et l'estime valent bien des sentiments plus tendres.

Cependant, l'idée de me rencontrer pour la première fois avec l'homme qui devait conduire et dominer ma vie me causait, je m'en souviens bien, une frayeur mortelle. Cette frayeur ne m'empêcha pas néanmoins de porter un soin très-attentif à ma toilette ; c'est si doux de se parer quand on n'a pas besoin de parure, quand la jeunesse sourit dans le regard ! J'étais prête lorsque le valet de chambre vint m'annoncer que mon père m'attendait au salon. En descendant le grand escalier qui séparait ma chambre des grands appartements, je cherchai en vain à calmer mon esprit ; à chaque marche mon trouble grandissait, je ne voyais plus, je n'entendais plus : je sentais, pour ainsi dire, la pâleur s'étendre sur mon visage. C'est

dans ce bel état que je me présentai devant M. de Lambertie. Il avait été ponctuel ; midi sonnait à l'horloge de l'hôtel, et cette petite aiguille que voilà marquait aussi *midi* sur son cadran silencieux.

Je n'entrerais point dans les détails de cette première entrevue...

— Comment, ma tante, vous ne me direz rien de M. de Lambertie?

— Oh ! flatteuse et chère enfant ! de lui, tu le sais bien, je parlerais sans cesse. M. de Lambertie était mis avec la plus riche simplicité. Il portait l'habit de soie marron, le gilet de satin avec poches et boutons garnies de broderie d'or, la cravate, le jabot et les manches en point de Venise...

— Mais, ma bonne tante, c'est de M. de Lambertie, et non de son costume...

M. de Lambertie ? il était charmant... Au bout de quelques minutes, pourquoi ne l'avouerais-je pas ? j'étais sous le charme de son doux regard, de sa voix harmonieuse, la plus charmante séduction que je connaisse ! Je dus lui paraître, ce jour-là, d'une bêtise achevée : cependant il a toujours soutenu le contraire. Il me répondait en souriant, lorsque plus tard je le questionnai : « A notre première entrevue vous avez toujours dit oui, et c'était précisément ce cher mot que mon cœur appelait. »

Tous les détails généraux du contrat furent traités en dehors de moi ; mais, à la seconde visite, lorsqu'il s'agit de fixer le jour du mariage, mon père et mon futur vinrent prendre mes ordres. Il ne pouvait être question de donner une fête, les temps ne le permettant pas ; il fallait seulement fixer l'heure à laquelle, suivant la loi nouvelle et très-incommode, nous devions nous présenter devant l'autorité civile. Tu comprends que, catholique et toute fraîche sortie du couvent, je ne connaissais qu'un mariage, celui de l'Eglise ; aussi, quoi que l'on pût m'objecter, je déclarai net que je consentais bien à comparaître devant l'officier municipal, mais que, le mariage étant pour moi d'institution divine, je ne me considérerais comme mariée qu'après les paroles sacrées du prêtre. Grand embarras pour mon père ! Tous les ministres du Seigneur étaient en fuite ou en prison... M. de Lambertie se chargea de satisfaire à mes désirs, qu'il partageait d'ailleurs ; il me promit d'amener un prêtre qui, à l'hôtel de Rouvre, nous donnerait la bénédiction nuptiale.

Ma conscience ainsi tranquillisée, je me prêtai de la meilleure grâce du monde à tous les arrangements qu'on jugea convenables ; cependant, quoique je trouvasse M. de Lambertie bien selon mon cœur, j'aurais voulu différer... ; j'aurais voulu prendre le temps de l'aimer davantage.

Le grand jour se leva ; à onze heures, j'étais devant les tables de la loi

civile : mon cœur sesoulève encore lorsque je songe à la banale et froide sécheresse avec laquelle le législateur a réglé la formule de l'acte le plus important de la vie ! Jeme sauvai bien vite à notre hôtel. Là, nous attendait une plus auguste cérémonie. Un vieux prêtre proscrit et courageux, pour accomplir la parole de Dieu, avait consenti à exposer sa vie. Caché depuis deux jours dans une chambre retirée, il avait écouté mes prières, et, sur un autel improvisé, placé les saintes images, les hosties bénies et le livre sacré. M. de Lambertie et moi, entourés de quelques amis, les amis sont rares en temps de révolution, alors surtout que l'on se trouve dans le camp des vaincus, étions aux genoux du ministre de Dieu. Il appelait les bénédictions du Ciel sur notre union, lorsqu'un violent tumulte éclata sous nos fenêtres. Baptiste, le fidèle serviteur de mon père, parut tout effaré et, troublant la pieuse cérémonie, il s'écria : « Vous êtes perdus ! voici les officiers du district ! » En effet, avant que nous eussions eu le temps de songer à cacher le pauvre prêtre et à nous dérober au péril qui nous menaçait nous-mêmes, cinq à six hommes armés de piques et un magistrat revêtu de son écharpe envahirent la petite chapelle improvisée...

Que se passa-t-il alors ? je ne le sais ; la frayeur éteignit en moi le sentiment de la vie, je tombai défaillante entre les bras de M. de Lambertie. Une heure après je revins à moi ; on m'avait portée dans ma chambre, et ma fidèle nourrice veillait seule, active et éplorée, auprès de mon chevet... Hélas ! j'étais bien seule ! Le vénérable abbé Cérés, mon père et mon mar avaient été conduits en prison, ainsi que le pauvre Baptiste. Je regardai machinalement ma petite montre, il était *une heure*. D'abord, toute à ma douleur, j'invoquai la mort ; j'appelai, en sanglotant, mon père et mon mari. Mais Dieu releva bientôt mon courage : quittant mes vêtements de fête, je pris l'habit des suppliantes, l'habit de deuil ; avec une résolution, dont je ne puis aujourd'hui encore me rendre compte, je fis approcher une voiture et volai à la municipalité. Là, je fus assez heureuse pour rencontrer le magistrat qui m'avait mariée le matin. C'était un homme bon, quoique d'aspect rude ; ma jeunesse, mon malheur le touchèrent ; il fit tout ce qu'il put pour me donner du courage, pour me cacher le péril qui menaçait ceux que j'aimais. Attaché par amitié et par des liens de famille à un membre de la Convention, il consentit à me conduire près de lui ; je l'intéressai, et, grâce à un *laissez-passer* qu'il voulut bien me donner, il me fut permis d'espérer que je verrais mon père et M. de Lambertie. Je me fis conduire à la prison de *la Force* ; la fièvre me soutenait, et ce fut sans crainte que je me présentai devant le sinistre

geôlier. Quelques minutes après, mes larmes coulaient sur le sein de mon père... C'est là! dans ce parloir si lugubre, que j'embrassai pour la première fois M. de Lambertie... Il était tombé à mes pieds, il couvrait de baisers et de larmes mes mains glacées... Cependant l'espérance fleurit même en prison; je me trompai sur la sécurité qu'ils affectaient, et je m'en allai presque consolée, me disant : « Ils seront tous libres demain. » Je rentrai à l'hôtel avec ma chère nourrice. Quelle solitude, quel silence! Qu'ils sont cruels les lieux où vous avez été heureux, quand le malheur est venu!

Cependant, les jours succédèrent aux jours; placés dans un cercle fatal, sans cesse menacés, mon père et M. de Lambertie me voyaient tous les matins accourir à la prison, où, à force d'or, j'avais presque mes livres entrées; je leur disais je ne sais quelles paroles de consolation, alors que mon cœur se mourait de désespoir. Eux, de leur côté, trompaient ma douleur, en affectant une sérénité qu'ils ne pouvaient avoir. Un matin je les trouvai pâles et défaits; je les interrogeai avec une anxiété et des angoisses que ton cœur devine, Gabrielle... Ils me répondirent que l'abbé Cérès et Baptiste venaient d'être éloignés d'eux, qu'on les avait transportés dans une autre prison, et que cette séparation était l'unique cause de leur tristesse... Ils me trompaient, hélas! La même heure, le même échafaud avaient vu périr l'abbé Cérès et l'honnête Baptiste... Aurai-je donc, ô mon Dieu! à répondre devant toi du sang de ces martyrs de la religion et du dévouement?

Depuis trois mois je dévorais mes larmes; sans cesse j'allais et venais de la prison à mon hôtel, c'est-à-dire de la rue Grenelle-Saint-Germain à l'obscur ruelle de la Force, et chaque jour mes craintes redoublaient, car la mort tragique de l'échafaud atteignait sans relâche des têtes que ma jeunesse avait appris à croire au-dessus des coups du sort. J'avais tenté quelques démarches, mais M. Requin, ou, comme on disait alors, le citoyen Requin, cet officier municipal qui m'avait mariée et dont je m'étais fait un ami, me conseilla de ne pas bouger, d'attendre et de laisser dans l'oubli mes chers prisonniers. J'eus bien de la peine à me rendre à ce prudent avis; mais ayant consulté M. de Lambertie, je dus me résigner, car, comme M. Requin, il me conseilla de ne point réveiller le souvenir de leur captivité.

J'attendis donc. O supplice! tourment de toutes les heures! Le jour, pâle et défaite, j'errais dans la solitude de l'hôtel; la nuit, je pleurais, ou, si le sommeil s'emparait de moi, je n'avais que des rêves de sang et de mort.

J'en étais venue à avoir peur de dormir. Une nuit, l'horloge venait de sonner deux heures; il me sembla distinguer la voix du concierge, et j'entendis marcher dans la cour. Inquiète, je sautai à bas de mon lit et jetai une mante sur mes épaules. On frappa doucement. Catherine, que je réveillai, alla savoir quel événement forçait le vieux François à venir à cette heure troubler le repos que j'aurais dû goûter. Catherine revint vite, le visage pâle et les lèvres tremblantes, me prévenir qu'un homme de mauvaise mine désirait me parler en secret. Ah! que le Ciel en soit loué! je n'eus ni faiblesse ni lâche égoïsme; je ne me dis point que, peut-être, on venait pour m'arrêter, qu'un piège s'ouvrait sous mes pas; je ne pensai qu'aux idoles malheureuses de mon pauvre cœur. Mon respect pour mon père était devenu de la tendresse.... Et pour mon mari... Dieu, seul, vous savez la passion que mon cœur lui portait!

L'homme qui suivait mon vieux François était d'aspect sinistre; un bonnet rouge parait sa tête, une blouse de laine recouvrait ses membres robustes; d'épaisses moustaches cachaient le bas de sa figure et lui donnaient une expression de dureté que démentait cependant un regard plutôt fin que menaçant. L'inconnu demanda à m'entretenir seule. Je fis signe à François de sortir, mais je déclarai que ma nourrice resterait en tiers. Quoique l'homme à la blouse insistât pour que j'éloignasse ma fidèle Catherine, je tins bon, et, après beaucoup d'hésitation, il consentit enfin à parler.

— Citoyenne, me dit-il, en promenant autour de ma chambre un regard inquiet, citoyenne, tiens-tu à ton père et à ton mari?...

— Si j'y tiens!

Ce cri, sorti du fond de mon cœur, impressionna cet homme; aussi, ôtant son bonnet, il reprit d'une voix douce:

— Madame, je puis les sauver et consentir à risquer ma tête pour eux, mais je suis père de famille...

— Oh! monsieur, ma vie, ma fortune! dites! parlez! que faut-il faire? que voulez-vous?

— Il me faut vingt mille livres...

— Vous les aurez.

— Dix mille de suite, dix mille demain, quand ces messieurs seront sortis. Je m'élançai vers mon secrétaire; mais, retenue par une réflexion, je revins vers cet homme, qui m'apportait de si grandes espérances...

— Cependant, monsieur, encore faut-il que je sache...

— Je comprends...; mieux vaudrait encore pour moi et pour eux, peut-

être... Mais je sens bien que vous ne pouvez pas donner ainsi dix mille francs au premier venu...

Il regarda ma pauvre Catherine.

— Ah! vous pouvez parler, c'est ma nourrice...

— C'est bien différent, je croyais que la citoyenne n'était qu'une domestique... Puisque c'est votre nourrice..., la mienne demeure à Sèvres, une blanchisseuse, brave femme... Mais je n'ai pas de temps à perdre...; voilà : Je suis le premier garçon du citoyen Michaud, boulanger, un fier patriote; il a la fourniture de la Force, une belle affaire où il gagne gros. *C'est moi qui apporte le pain aux prisonniers; les miches sont mises dans des sacs de toile, et, comme il y a arrangement entre le patron et le directeur, il y a des sacs que je compte deux fois...*

— Au nom du Ciel, monsieur, je ne comprends pas...

— Une minute, vous allez comprendre. J'apporte vingt sacs, les sacs sont censés contenir vingt-cinq pains; on ne consomme que dix-huit sacs, j'en rapporte le lendemain deux; la République les a payés une fois, elle les payera deux, ce n'est pas mon affaire. Eh bien! si dans ces deux sacs, au lieu de pain j'emportais...

— Ah! monsieur! Et je courus à mon secrétaire. Voilà dix mille francs...

— Merci, je suis convenu du tout avec les citoyens Rouvre et Lambertie... Ils n'ont rien voulu vous dire, de peur de vous faire mal... Foi de Remy... si je ne suis pas guillotiné... demain à dix heures trouvez-vous chez moi, rue Antoine, n° 10, j'y déposerai mes sacs... N'y venez pas en duchesse... Dame! tout serait manqué, et ma tête... Apportez de vieux habits pour eux... A demain, madame... je compte sur les dix mille autres... Vous êtes trop juste... N'oubliez pas, dix heures, Remy, rue Antoine, 10.

J'étais morte, suffoquée de joie, d'émotion... Je fis un signe et murmurai... — Oui! oui! j'y serai! que Dieu vous récompense, brave homme! que le Ciel vous soutienne et vous aide...

— Merci, car je risque... et il fit un geste épouvantable, en passant sa main autour de son cou!...

La nuit que je passai, ma douce Gabrielle, fut horrible. Je veillai à tout, je me déguisai avec les vêtements de Catherine, je fis deux paquets de vêtements grossiers que je trouvai dans l'hôtel; à quatre heures, j'étais prête; j'appelais le jour, je tremblais, j'espérais. Les heures sonnèrent lentement, le temps semblait s'être arrêté... Etais-je la dupe d'un habile misérable? Essayer de sauver les prisonniers, n'était-ce pas, en cas de non-succès, les

livrer à l'échafaud? Cette montre, cette montre, je la regardais avec désespoir; j'aurais voulu précipiter la marche des aiguilles... Je ne sais pas si le doute dans l'espoir n'est pas plus poignant que le désespoir même!

Le jour vint... Il pleuvait, le temps était froid; Catherine et moi, courbées sous le poid des paquets que nous portions, nous nous glissâmes hors de l'hôtel sans que personne nous aperçût; à neuf heures nous étions chez le citoyen Remy, sa femme nous attendait... Elle avait la pâleur de la mort sur le front, son visage disait bien toute sa terreur... La tentative était donc réelle, mon cœur se remplit d'espérance.

M^{me} Remy demeurait à l'entresol, et de ses fenêtres on pouvait voir dans la rue; mais elle ne voulut point consentir à les ouvrir, de peur d'éveiller quelques soupçons... Catherine tremblait, non de peur, mais d'inquiétude; moi, je m'agitais éperdue... Tout à coup un coup de fouet se fit entendre, une voiture s'arrêta...

M^{me} Remy se précipita dans l'escalier... Et quelques minutes après, le mari et la femme reparaissaient, portant chacun un sac... Je m'élançai... Je voulais parler, je voulais crier... Je les sentais, je les pressais, tour à tour... Sauvés! ils étaient sauvés!...

M^{me} de Lambertie se leva, pâle, couverte de larmes... Laisse-moi seule un instant, Gabrielle. Garde, garde, cette chère montre, et qu'elle n'ait pour toi que des heures heureuses!...

DE LA REYNIE.

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9^{me} ANNÉE.

LETTRE V.

A CAMILLE.

Février 1853.

Les derniers jours qui viennent de s'écouler ont été remplis de bruits de fêtes et d'harmonie. Le mariage de l'Empereur a donné à nos couturières et à toutes les mille mains qui travaillent à nos modes une activité inouïe. La cérémonie religieuse a été magnifique; ce n'était, partout, que velours, moire et dentelles; depuis longtemps la vieille basilique n'avait vu scintiller sous ses voûtes autant d'or et une telle profusion de perles, de diamants et de rubis.



Imp. de Dufour, 65 rue d'Orléans, Paris

MACASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 1 sépia, 6 albums de musique, 16 gravures de modes, 6 planches de tapisseries coloriées, 1200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle petits patrons ouvrages à l'aiguille Tricot, tricot croché, ouvrages nouveaux, rebuts illustrés planche croché, couleur bleue, planche de petits ouvrages fantaisie, or et argent.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte.

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

Le mariage catholique a des prières et des cérémonies remplies de grâce et de majesté. Presque tous les peuples se sont plu¹ à entourer cet acte de pompe et d'éclat. Tu ne seras peut-être pas fâchée de retrouver ici, sur le mariage des israélites, quelques lignes que j'emprunte à un savant ecclésiastique.

« De nos jours, les israélites simulent les anciens usages sous les yeux des rabbins, qui représentent les magistrats d'autrefois. Le jeune homme et la jeune fille, couverte d'un voile, sont assis sous un dais. On leur lit le contrat dans la langue hébraïque et les passages de la loi qui s'y rapportent. Le fiancé met une bague au doigt de sa compagne : « Que cet anneau t'unisse à moi, selon la loi de Moïse et d'Israël. » Le rabbin, ou un proche parent, verse du vin dans une coupe, en goûte, le donne à goûter aux époux : « Béni soit l'auteur de toutes choses, qui a fait la joie de l'époux et de l'épouse, qui fait revivre Sion dans ses enfants, qui a créé la gaieté, l'amour, la fraternité, l'amitié et la paix. » Alors, on jette quelquefois une poignée de froment, symbole d'abondance, et un jeune enfant brise le verre, soit pour que d'autres lèvres n'en approchent point, soit pour marquer la fragilité du bonheur. »

Mais quittons la synagogue pour venir à la cathédrale admirer la toilette de l'Impératrice. Elle portait une robe à queue en velours blanc épinglé. Le corsage montant était à basques, tout chargé de diamants et de saphirs, mêlés de fleurs d'oranger. La jupe était couverte d'un point d'Angleterre; on avait pris l'angleterre, à cause du voile, qu'il avait été impossible de trouver en point d'Alençon. Le livre de mariage de l'Impératrice était recouvert en velours blanc, orné de ciselures en argent. On voit, d'un côté, l'aigle, surmonté d'une couronne impériale, et de l'autre, les initiales de Sa Majesté, chargées également de la couronne.

Les robes qui ont été confectionnées pour la jeune souveraine, par les plus habiles faiseuses de Paris, peuvent se ranger en quatre catégories : robes de bal, robes de soirée, robes de ville, et robes de chambre. Toutes sont plus riches, plus élégantes les unes que les autres. Pour les robes de bal, dispense-moi, je te prie, de satisfaire ta curiosité, car, le mois dernier, je ne t'ai entretenue que de tulle et de gaze. Mais voici quelques-unes des robes habillées de l'Impératrice : robe de moire antique rose, à basques garnies de franges et de dentelle, de plumes blanches; robe de taffetas vert, à volants garnis de plumes frisées; robe de taffetas mauve, à volants bordés d'application de Bruxelles, etc., etc.; ces robes sont à basques, à

¹ Voir, 1^{er} vol. du *Magasin des Demoiselles*, *Un mariage à Rome sous Auguste*.

taille très-longue, et à demi-queue arrondie; celles de soirée, à queue entière, et, pour la plupart, à corsage drapé.

Ce qui résulte le plus clairement de ces détails, c'est que nous ne retombons pas encore dans les modes de l'Empire; car, comme disait Massillon, « les exemples viennent d'en haut. » Cette année, la mode a très-peu varié, d'ailleurs, sur les robes habillées. Le grand luxe de nos fêtes, de nos bals, a engagé nos élégantes à consacrer leurs dépenses de toilette à des robes pour ces solennités. J'ai remarqué, seulement, que les robes à pointes sont moins nombreuses, quoique les basques ne cessent d'être très-bien portées. Les corsages se font plats et boutonnés; les jupes, très-longues et un peu soutenues sur le devant. Les étoffes sont toujours celles que j'ai indiquées dans ma précédente lettre. En simple soirée, on porte les corsages ouverts et les merveilleuses chemisettes brodées et arrangées de toute façon. Quelques-unes sont, de haut en bas, garnies de distance en distance de petits nœuds de velours très-étroit, assortis à la toilette.

Les manches à coude reparaissent; elles ne viennent que jusqu'au milieu de l'avant-bras, où elles s'arrondissent en entonnoir pour laisser sortir des manches en bouillonnés, ornées de rubans et de valenciennes. Quelques-unes de ces manches sont ouvertes sur le côté, et garnies soit de passementeries, soit de petits boutons. Quand la manche à coude descend jusqu'au poignet, elle va en s'élargissant vers le bas, elle est alors à revers; ce revers, assez haut, est fendu et orné de velours de la même façon que le revers de l'habit conventionnel des gardes françaises. Quelquefois, aussi, la fente de ce revers est lacée par une passementerie terminée par de petits glands retombant sur le dos de la main.

Cette façon te plaira peut-être, parce que, outre la grâce de la forme, elle te permettra de faire quelque économie de lingerie. J'ai vu encore des robes de drap, de couleur foncée, montantes, boutonnées, à basquine, et ornées de velours noir bordé de petits galons. Cette façon est très-jolie lorsque la jupe est très-longue, très-ample; mais, à moins que tu ne songes à voyager, je trouve que la saison des froids tire trop à sa fin pour que tu te mettes dans la draperie cette année.

Le col mousquetaire persiste; de simple qu'il était primitivement, il est devenu riche des plus fines broderies et des plus exquises dentelles; beaucoup sont faits à dents. Cependant, si tu te décidais pour une robe de drap, telle que je te l'ai décrite plus haut, contente-toi d'un col mousquetaire très-uni et sans aucune espèce de garniture. C'est le seul moyen de laisser à cette mise son véritable caractère, toujours un peu puritain.

Pour les bonnets (j'y pense, car la bise est venue), on emploie beaucoup la guipure de Venise. Cette charmante dentelle, je te la recommande à cause de son bon usage, forme le fond du bonnet en coquille et les deux barbes arrondies. Le derrière est orné d'un nœud de ruban en velours, à pointes tombantes, et le devant, sur les nattes ou sur les boucles, se garnit également de petits nœuds de rubans, dont les bouts sont, soit plissés, soit abandonnés tout simplement à leur caprice. Avec la guipure, on emploie également les feuillages et les fleurs. J'ai vu un bonnet ainsi disposé et orné de roses bleues alternant avec des roses roses. « Des roses bleues ! » me diras-tu. — Oui, ma chère Camille, nous arrangeons les fleurs du bon Dieu, comme nous arrangeons bien des choses ! En général, les fonds de bonnets en larges rubans disparaissent. Pour fleurs, soit en tours de tête, soit pour bonnets, on fait un grand usage de la violette ; je la préfère aux roses bleues ! elle a un ton doux et fin, quand elle sort d'une bonne maison, qui sied bien au visage et convient merveilleusement aux blondes.

Puisque j'ai parlé fleurs, il faut bien que je t'entretienne encore des coiffures ; car, pour toi aussi, après les saintes retraites du carême, reviendront les fêtes et les soirées. D'ailleurs, une modification assez importante s'est faite dans cette partie de notre toilette depuis deux mois ; on a quitté les fleurs posées et tenues serrées autour de la tête. Les longs feuillages de la fleur des eaux, les tiges d'or ont reparu avec le plus brillant succès. Il faut être si majestueusement belle pour porter des diadèmes ou des Cérès ! Et nous sommes trop habiles, nous autres Françaises, pour ne pas connaître ce qui sied à notre air. En coiffures, on porte aussi beaucoup de marabouts, dont le léger duvet est chargé d'or. Pour ta mère, cet élégant plumage, avec de la gaze lamée et roulée dans ses beaux cheveux, sera une charmante coquetterie, dont son sourire te remerciera. Tu t'es récréée sur mes roses bleues, que dirais-tu d'une coiffure composée de longues grappes d'acacias ou de lilas d'or ?... Tu souris ! et tu as raison ; ces fleurs, soumises par le caprice au procédé Ruolz, sont d'un effet charmant lorsqu'elles sont bien disposées dans un feuillage solide de ton, et parmi les longues herbes lamées d'or de nos prés et de nos ruisseaux. La guipure d'or est aussi très-recherchée pour coiffure ; on est allé jusqu'à en créer des fleurs qui, placées sur des tiges tremblantes, scintillent et brillent, comme de pures étoiles. Plumes, gazes, guipures, satin, tout devient roses, anémones, fraîcheur et printemps sous les doigts de nos fleuristes.

Mais, de peur que tu ne m'accuses de frivolité, je reviens vite à nos vêtements ordinaires ; du reste, des coiffures aux chapeaux il n'y a pas loin. Les capotes ne tombent plus autant sur le cou ; c'est une nouvelle qui te fera plaisir, sans doute, car il y a quelques mois, il fallait absolument les fixer avec des épingles, si l'on ne voulait pas être condamnée au plus insupportable exercice, celui de replacer sans cesse son chapeau sur la tête. Les dessous sont très-garnis de fleurs à couleurs vives, de blondes ou de velours. Les capotes de satin blanc ou de velours épinglé, presque couvertes de blondes en dessus, et ornées, en dessous, de rubans de velours, de fleurs, de légers marabouts, complètent une riche toilette. Dans les couleurs plus sombres, le vert, le violet, le bleu impérial, avec ou sans mélange de velours ou de satin noir, sont les nuances les plus à la mode. Presque toutes les capotes ont des traverses en velours, qui forment bandeau sur le sommet des cheveux. Le satin rose et la blonde se marient à ravir. J'ai vu plusieurs capotes dont le fond était formé par un damier rose et noir ; le rapprochement de ces couleurs ne m'a point séduite, mais la disposition est bonne. Ainsi réunis, noir et vert, bleu et marron, gris et rose, gris et noir, sont d'un très-bon effet.

Cette lettre est déjà bien longue, néanmoins je ne puis la terminer sans te donner quelques renseignements sur les costumes des demoiselles de huit à dix ans.

J'ai vu, pour une jeune personne de cet âge, une jolie robe en popeline grise ; elle était à basquine et à berthe. On avait garni la jupe, au-dessus du large ourlet, avec de petites étoiles en velours bleu ; la basquine portait le même ornement, mais les étoiles étaient plus petites. Autour de la berthe courait un petit ruban en velours de semblable couleur. Le corsage était très-décolleté, la poitrine couverte par une chemisette serrée autour du cou et ornée d'une petite valenciennes mise debout. Pour les petits hommes, voici une nouveauté renouvelée d'autrefois : au lieu de ganse ou de velours, on entoure leurs chapeaux de feutre noir, assez larges de forme, avec cette même mousse de petites plumes frisées, qui sont si à la mode dans nos toilettes. Dans la lingerie des enfants, le plumetis l'emporte décidément, comme je te l'ai déjà annoncé, sur la broderie anglaise. Cependant on emploie encore très-bien les broderies mêlées plumetis et anglaise. Puisque j'ai parlé des hommes, voici un costume historique que je livre aux méditations de ton frère : c'est celui que portait M. de Létorières, sous Louis XV.

« Il avait un habit moiré couleur de paille, avec des parements en étoffe

glacée d'or et de gros vert; l'aiguillette or et vert sur l'épaule, avec une agrafe à son ruban steinkerque, et ses garnitures de grands et de petits boutons en prime d'opales enrichies de diamants, comme aussi la monture assortie pour son épée; enfin, sa coiffure était à deux touffes de cheveux ondulés et poudrés de couleur écrue, qui lui tombaient légèrement et gracieusement sur le cou. » Que dis-tu de ce costume ?

Adieu, amie ; je te souhaite toute la félicité possible, quoique, souvent, dans le bonheur, l'amitié soit oublieuse ! G.

OUVRAGES DIVERS.

PLANCHE 1^{re}, BRODERIE.

Fichu brodé ouvert et formant plastron.

(Voir la planche, n° 1.)

La broderie de ce charmant fichu se fait au plumetis, feston plein et œillets. Les boutons et les boutonnieres de ce fichu qui ouvre sur le devant se trouvent cachés par la pièce de broderie n° 2; cette pièce est rapportée, elle se coud à droite du fichu et recouvre sur le côté gauche. Le col n° 3 est le col du fichu, il est à la chevalière et se monte sans poignets. On peut voir, au n° 2 bis, l'effet d'ensemble du fichu.

Pelote en broderie et point d'échelle.

(Voir la planche, n° 9.)

Cette pelote se fait au plumetis, feston et bride d'échelle. Les jours indiqués sur le dessin y ont été multipliés avec intention, et les personnes soigneuses y verront un moyen de préserver leur travail de la destruction inévitable que viennent bientôt y causer les épingles; pour cela elles n'auront qu'à mettre avec précaution ces dernières dans les trous laissés par les œillets ou les brides. Le n° 10 est la garniture de la pelote assortie.

Bourse au tricot.

(N° 38.)

Cette bourse est d'un modèle tout à fait nouveau; c'est une des charmantes fantaisies de l'époque. Elle doit se faire en cordonnet vert et blanc, et perles d'or.

Il faut monter la bourse sur 33 mailles.

7 tours unis, cordonnet vert.

8^e tour. 1 maille sans la tricoter, jeter la soie avec une perle †.

3 mailles.

Passer la suivante sur la dernière tricotée.

Jeter la soie avec une perle.

Retourner au signe †.

9^e tour à l'envers. Il se fait comme le 8^e, en observant que la maille qui a été passée à l'endroit le soit à l'envers.

2 perles dans la maille jetée.

On fera 8 tours de cette manière, en observant de ne mettre qu'une perle dans le dernier.

Recommencer les 7 tours unis.

La bourse se compose de 15 côtes à perles d'or et soie blanche, et 15 côtes unies en soie verte. On rassemble la bourse pour la fermer, le tricot se trouve en long, c'est-à-dire dans le sens inverse de celui d'un bas.

Pour faire la dentelle, il faut relever les mailles qui se trouvent dans le haut de la bourse comme pour un bas.

La côte unie doit compter pour une maille, la côte à perles pour trois mailles.

(Soie verte.)	5 ^e tour.	
3 tours unis.	4 unies.	1 unie.
	1 retrécie.	1 jetée †.
4 ^e tour.	5 unies.	1 unie.
		3 retrécies.
3 mailles unies.	6 ^e tour. Uni.	1 unie.
2 jetées.	7 ^e tour. Uni.	1 jetée.
1 retrécie.	(Soie blanche.)	1 unie.
3 unies.	1 jetée.	1 jetée.
Ainsi de suite		Faire 3 tours de la même manière; au dernier tour une rangée de perles.

Panier ou sac à ouvrage au crochet.

(Voir la planche, n° 42.)

Le panier n° 42 se fait au crochet, en ficelle écrue. Il se compose de trois morceaux, le rond, la dentelle et l'anse du panier. Le dessin du rond est figuré au n° 39, mais il peut être remplacé par tout autre qui conviendrait mieux et dont nous avons donné des modèles dans les n°s précédents du journal. Le dessin de la dentelle ou garniture du panier est au n° 41, et l'anse au n° 40.

On fait d'abord un rond, en ficelle de grosseur moyenne, de 25 cent.; puis on achète une feuille de carton de 20 centimes. Ce carton doit être souple, et cependant il doit être assez ferme pour ne pas se plier en tous sens, comme le ferait une feuille de papier.

On achète aussi 1 mètre de gros de Naples bleu, vert, violet, selon le goût, et l'on a soin d'enlever, sur la largeur de ce mètre d'étoffe, une bande de 7 cent., bande destinée à former l'anse du panier.

Puis, après avoir taillé sur la feuille de carton un rond plus large de quelques lignes que le rond de crochet, afin que ce dernier soit parfaitement tendu et que le dessin se reproduise avec netteté, on plie son gros de Naples en deux parties égales, on en prend exactement le milieu, que l'on adapte au centre de la forme de carton, qui a dû préalablement être revêtue, d'un côté, de jaconas blanc, cette partie du carton étant destinée à former l'intérieur du panier.

On bâtit ensuite son étoffe autour du rond de carton, afin qu'il soit plus facile de la coudre. On la coud avec du cordonnet de la couleur adoptée pour l'étoffe et le travail se fait extérieurement, en surjet. Il faut que l'étoffe soit parfaitement tendue sur le carton.

On fait aussi une bande de crochet en ficelle semblable à celle que l'on a déjà employée.

On recouvre, du gros de Naples mis en réserve, une autre bande de carton de 45 cent. de longueur sur 8 centimètres de largeur.

On pose la bande de crochet sur la bande de carton ainsi recouverte d'étoffe; on coud cette bande de crochet des deux côtés, et enfin lorsque le sac du panier est entièrement terminé,

on adapte l'anse, au moyen d'un surjet fait très-solidement, au rond dont nous avons déjà parlé, rond qui fait le fond du panier.

On fait de chaque côté de l'étoffe destinée à former le sac une couture à points arrière, en commençant par le haut du sac, et l'on termine la couture à l'endroit où les deux côtés de l'étoffe ne peuvent plus se joindre. Il reste alors 8 à 10 cent. d'étoffe. Ce reste d'étoffe non cousue devra être froncé, et les fronces, après avoir été serrées, seront réunies au coin du panier, et cet amas de fronces devra, lorsque l'ouvrage sera entièrement terminé, être dissimulé par un nœud coquet formé en ruban de taffetas n° 12, orné de deux bouts tombants. Il faut 1 mètre de ruban pour chaque nœud.

Le même travail sera exécuté au côté parallèle, et l'anse du panier devra être placée aux deux côtés opposés aux nœuds. Avant de poser l'anse, on fait une coulisse au haut du sac, en laissant une tête de 4 cent. de hauteur, et l'on passe dans cette coulisse deux mètres de ruban de taffetas n° 4.

Lorsqu'on a fait le rond de crochet, mais qu'on n'a pas encore commencé la dentelle qui orne le tour du rond de crochet, on coupe sa ficelle et l'on commence la dentelle de façon que l'envers de cette dentelle se trouve du côté de l'endroit du rond au crochet, car cette dentelle étant destinée à retomber autour du panier doit présenter son endroit, ce qui n'arriverait pas si l'on agissait autrement. Toutes ces précautions étant prises, on bâtit le rond de crochet sur le rond de carton recouvert d'étoffe, et ensuite on le coud en surjet, avec du cordonnet, à l'endroit où commence la dentelle, en ayant soin de cacher, autant que possible, le travail qui s'est fait pour adapter l'anse au panier. On aura eu la précaution, avant de poser le rond de crochet sur le carton, de repasser le travail en le mouillant un peu avec une légère eau de gomme. On sait que le crochet fait en ficelle n'offre aucun soutien et se froisse beaucoup; pour la dentelle surtout qui retombe gracieusement autour du panier, cette précaution est indispensable. De même les nœuds, qui ne semblent ici qu'un accessoire, ne pourraient être supprimés sans nuire à l'effet de ce panier.

On peut également faire le crochet de ce sac à ouvrage en laine de toute couleur; le cerise mélangé avec l'or, ou le bleu avec l'argent, serait d'un charmant effet. Il faudrait alors que le gros de Naples du sac fût en rapport avec ces couleurs.

PATRON.

Corsage montant formant basquine, dessiné par moitié.

(N° 1.)

Ce corsage de robe pour femme forme basquine et peut se mettre isolément. En velours il est très à la mode et très-élégant, mais on peut également le faire en mérinos, ou toute autre étoffe de soie ou de laine qui conviendrait mieux. Il ouvre devant.

Le devant du corsage est taillé en droit fil, et la ligne est indiquée. La lettre *A* marque le haut de l'épaule, près du col, et correspond à la lettre *a* indiquée de même au dos, près du col. Les deux lettres *b* se rapportent aussi au bas des deux dessus de bras. Le milieu du dos est le n° 2, il forme basquine, et la pièce du dessous de bras est au n° 3; la lettre *c* doit se rapporter à la lettre pareille qui se trouve à côté, et la pièce arrive ainsi à la lettre *e* où commence la basquine du dos. Le n° 5 est la basquine qui s'adapte au petit côté, et la lettre *e* dont elle est marquée doit rejoindre les deux lettres semblables. Cette basquine est ouverte et arrondie sur le côté, de même que celle du devant, n° 4. Les nervures de la robe étant faites, ainsi qu'elles sont indiquées sur la planche, la basquine n° 4 s'y adapte dans le sens où elle se trouve posée, et de manière que la lettre *f* de la basquine du petit côté se rapporte à la lettre semblable de la basquine de devant. La manche n° 6 est dessinée entière. Cette manche

ouvre un peu sur le milieu du bras; le dessus est marqué du n° 6 et d'une indication. (Voir la planche n° 6.)

On garnit ce corsage suivant le goût et l'étoffe; sur le velours et le drap les rubans moirés sont toujours à la mode; sur la soie et le velours, le jais ne peut se décider à perdre entièrement la grande faveur dont il a joui, et que l'on aurait tort de lui contester.

Grand volant pour robes ou jupons.

(N° 7.)

Ce genre de dessin à dents, très à la mode aujourd'hui, est d'un bon effet pour jupon; il peut également se broder au plumetis et à l'anglaise, mais il est un peu maigre de cette façon. Il convient très-bien pour volants de robes brodés au plumetis; il faut qu'il ait pour cet objet 60 centimètres de hauteur.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

Laine à tapisserie lamée or ou argent.

Nous signalons à nos abonnées comme une nouveauté les laines à tapisserie lamées en or ou en argent. Ces laines sont charmantes pour tous les objets de fantaisie, mais elles ne peuvent s'employer en tapisserie que pour le point droit et sur du canevas un peu clair. Nous pensons même que pour les objets dont l'usage exige une véritable solidité, les laines unies sont de beaucoup préférables.

Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| 1. Moitié d'un devant de fichu, broderie au plumetis. | 10. Garniture assortie. |
| 2. Pièce du devant rapportée, Plumetis et feston plein. | 11. Garniture pour taie d'oreiller, broderie anglaise et plumetis. |
| 2 bis. Ensemble du fichu monté. | 12. Deux L. L. couronne de myosotis (pen-
sez à moi). |
| 3. Col mousquetaire sans poignet assorti au fichu. | 13. Aglaé. Ecusson, plumetis. |
| 4. Bande au plumetis avec feuilles de houx, plumetis, feston, point de rose. Cette bande peut servir pour manche, chemise, camisole, etc. | 14. Himène. Broderie au plumetis. |
| 5. Entre-deux assorti. | 15. Amélie. Feston. |
| 6. Quart de mouchoir, plumetis, feuilles de chêne et glands, feston du bord, plein. | 16. Anna. Broderie anglaise. |
| 7. Col application sur tulle de Bruxelles. Le milieu des feuilles est indiqué pour y faire des jours ou des brides à l'échelle. | 17. Angéline. Plumetis et feston. |
| 8. Bande assortie pour manches. | 18. Adèle. Plumetis et feston. |
| 9. Pelote, plumetis, feston et brides à l'échelle. | 19. Alphonsine. Idem. |
| | 20. Amélia. Idem. |
| | 21. Lisida. Idem. |
| | 22. Arise. Idem. |
| | 23. Ecusson, couronne de marquis, initiales
S. A. V. plumetis. |
| | 24. E. R. Feston. |
| | 25. Auguste. Feston ou plumetis. |

Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|--|
| 1. Devant de corsage montant. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) | 20. <i>Olympe</i> . Feston ou plumetis. |
| 2. Milieu du dos avec basquine. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) | 21. <i>Almaïde</i> . |
| 3. Dessous de bras. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) | 22. <i>Camilla</i> . Feston ou plumetis. |
| 4. Devant de la basquine. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) | 23. <i>Valérie</i> . Feston ou plumetis. |
| 5. Basquine du dessous de bras. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) | 24. <i>Séraphie</i> . Plumetis et feston. |
| 6. Manche entière du corsage. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) | 25. <i>N. B.</i> Plumetis. |
| 7. Grand volant pour robes ou jupons. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) | 26. <i>A. P.</i> Idem. |
| 8. Col à la chevalière monté sans poignet, plumetis, pois et feston plein. | 27. <i>A. F.</i> Idem. |
| 9. Bande assortie pour manche et autres objets. | 28. <i>V. J.</i> enlacées, plumetis. |
| 10. Entre-deux. | 29. <i>L. C.</i> Feston. |
| 11. <i>M. L.</i> Couronne de comte au plumetis. | 30. <i>E. F.</i> Idem. |
| 12. <i>Elia</i> . Broderie au plumetis. | 31. <i>Corinne</i> . Idem. |
| 13. Ecusson <i>N. C.</i> plumetis. | 32. <i>M. J.</i> Plumetis. |
| 14. <i>Anna</i> . Ecusson plumetis. | 33. <i>Marie</i> . Broderie anglaise. |
| 15. <i>Fara</i> . Plumetis. | 34. <i>Cælia</i> . Plumetis. |
| 16. <i>Yerma</i> . Plumetis. | 35. <i>Théodosie</i> . Feston ou plumetis. |
| 17. <i>Eugénie</i> . Plumetis. | 36. <i>Philomène</i> . Idem. |
| 18. <i>H. C.</i> Plumetis. | 37. <i>Constance</i> . Idem. |
| 19. <i>Adine</i> . Feston ou plumetis. | 38. Bourse tricot. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) |
| | 39. Rond au crochet pour panier. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) |
| | 40. Anse du panier, crochet. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) |
| | 41. Dentelle, garniture du panier. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) |
| | 42. Le panier entier et tout monté. |

Explication de la planche de tapisserie coloriée.**4^e PLANCHE.**

N^{os} 9, 10, 11, 12. Bandes pouvant servir pour cordons, garnitures, bandes pour tapis, coussins, meubles, etc.

N^o 13. Lambrequin.

Au gros point.

Sur canevas n ^o 10.	Le dessin aura	36 centimètres de hauteur.
» » n ^o 18.	» »	22 » »
» » n ^o 30.	» »	14 » »

Au petit point.

Sur canevas n ^o 8.	Le dessin aura	19 centimètres de hauteur.
» » n ^o 16.	» »	12 » »
» » n ^o 30.	» »	7 » »

N^o 14. Fond pouvant servir pour meubles, cabas, tapis, coussins, etc., etc.

Explication de la gravure de modes.

ROBE DE BAL. Satin blanc, cinq volants de tulle, ornés de ruches doubles à filets d'or. Coiffure, fleurs d'acacias en satin blanc, et blonde d'or.

TOILETTE DE VILLE. Robe de taffetas, devant orné de trois montants en ruban moiré à dent, garni d'un double effilé. Le corsage est fermé par huit abeilles, perles et or. Coiffure catalane, formée d'un ruban de satin broché d'or avec fleurs.

MISE D'ENFANT. Capote de satin, bonnet de valenciennes, pardessus en velours avec bandes et effilés.

MUSIQUE.

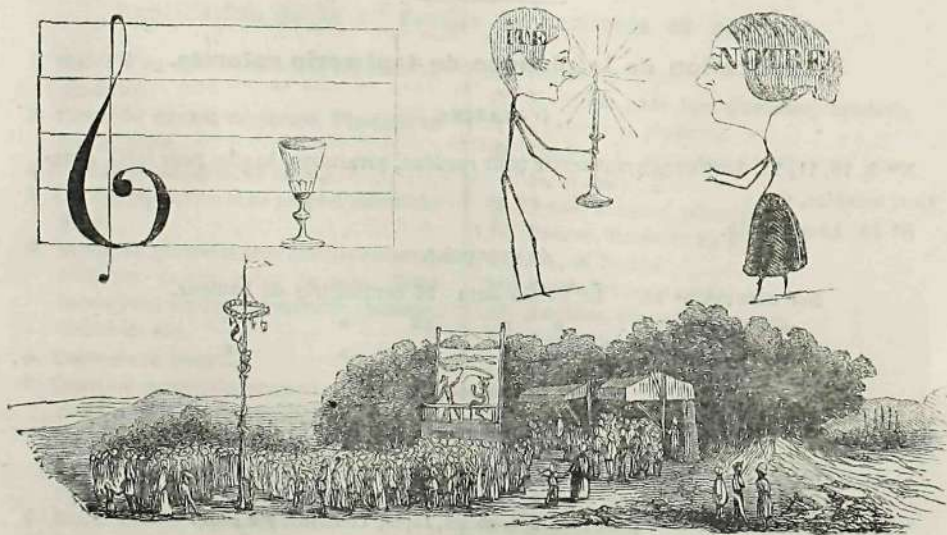
5^e Album.

- | | |
|--|---|
| 1. <i>La Perle de Paris</i> , valse, par J. KLEM-CZYNSKI. | 3. <i>The young Ladies</i> , schotisch, par VICTOR PARIZOT. |
| 2. <i>En écoutant avec son cœur</i> , romance, par L. DEFFÈS | 4. <i>Fanchette</i> , polka, par ALFRED DE LONG-PERIER. |

Explication du Rébus du mois de Janvier.

Un chagrin partagé diminue ainsi qu'un plaisir qui ne l'est pas.

RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)